

# UNE PAGE D'HISTOIRE À DEMI OUBLIÉE: JULES LEGRAS SUR L'ART DE TRADUIRE

**Daria ZALESSKAYA**

Université de Lausanne

daria.zalesskaya@unil.ch

## Résumé

*Cet article a pour but d'analyser l'œuvre du linguiste et ethnologue français Jules Legras (1866-1939) consacrée à l'art de traduire. Durant le processus de traduction, selon les idées de l'auteur, il est indispensable de tenir compte de plusieurs paramètres. Le traducteur, quant à lui, doit non seulement posséder les compétences nécessaires, mais jouer également un bon rôle, celui du "guide" qui "fait traverser" le texte d'une langue vers une autre et "s'inquiète du chemin à choisir".*

*Le dernier texte de Jules Legras, intitulé "Réflexions sur l'art de traduire" (1939), propose une méthode pour traduire en français des textes anglais, allemands et russes. Le but du présent article est d'analyser la méthode proposée pour la langue russe. L'analyse est faite sous le prisme des idées de l'auteur concernant le russe, la Russie et le peuple russe. Puisque, selon l'auteur, la langue russe et le peuple russe sont "archaïques", il est indispensable d'en tenir compte durant le processus de traduction, surtout en ce qui concerne la syntaxe du russe, qui est très différente de celle du français.*

*Mots-clés: traduction, traductologie, russe, français, "archaïsme", mentalité*

## 1. Introduction

Jules Legras est un linguiste et ethnologue français. Professeur des universités, il enseigna à Bordeaux, Dijon et à la Sorbonne. À la Sorbonne il enseigna la littérature russe de 1929 jusqu'à sa retraite en 1936 (Chabot 1940: 65). Lors d'un séjour à Berlin où il était parti étudier l'allemand, Legras côtoya des étudiants russes: ce fut le tournant de sa carrière; à partir de ce moment-là il commença à s'intéresser à la Russie, à étudier sa langue et sa littérature. Il existe aussi l'opinion selon laquelle l'intérêt de Legras pour la Russie et le russe

s'expliquerait par le fait qu'il était membre du centre des slavistes sous la présidence du célèbre slaviste Paul Boyer (1864-1949) (*Ibid.*).

Legras a séjourné en Russie neuf ans en tout. Pendant la Première Guerre mondiale, il participa aux combats en tant qu'un officier et membre de l'armée russe. Ces années en Russie donnèrent lieu à plusieurs œuvres concernant le pays: *Au pays russe* (1895), *En Sibérie* (1899), *Mémoires de Russie* (1929), *Âme russe* (1934)<sup>1</sup>. Ces voyages en Russie, ainsi que ses recherches, ont beaucoup influencé sa vision du russe dans son manuel *Précis de grammaire russe* (1922, 1934). Outre le *Précis*, il est également l'auteur de l'ouvrage linguistique *Réflexions sur l'art de traduire* (1939) paru après sa mort et qui contient les idées de Legras sur le peuple et la langue russes. C'est ce livre qui sera au centre du présent article.

Malgré l'intérêt porté aux travaux de l'auteur du XX<sup>e</sup> siècle (par exemple Losskij 1957, Pascal 1934) à nos jours (Danilova 2015; Lamarre & Langlois 2020), aucune œuvre n'était traduite entièrement en russe. Il existe la traduction de quelques chapitres de son livre *En Sibérie*<sup>2</sup>, ainsi que de la conclusion du livre *Au pays russe*<sup>3</sup>. Dans les recherches consacrées aux travaux de Legras, les auteurs mettent surtout l'accent sur ses notes de voyages; ses réflexions linguistiques sont, quant à elles, rarement analysées. En ce qui concerne son dernier ouvrage *Réflexions sur l'art de traduire*, nous n'avons trouvé ni de recherches consacrées à son analyse, ni de traductions en russe. Cet ouvrage est cependant mentionné dans le livre de George Steiner (1929-2020) *Après Babel. Une poétique du dire de la traduction* (1975), dans la partie nommée "Bibliographie choisie", qui englobe les œuvres sur la traduction parues entre 1813 et 1997 (Steiner 1998 [1975]). Toutefois, dans le texte de cet ouvrage nous ne trouvons aucune mention du livre de Legras, qui, à notre avis, présente un grand intérêt pour le domaine de la théorie de la traduction. On ne trouve pas non plus de travaux ayant comme but l'analyse des idées de Legras concernant le peuple russe et la langue russe.

Les objectifs de cet article seront donc les suivants: présenter cette œuvre "oubliée" de Jules Legras dans le but d'analyser non seulement ses idées concernant le processus de la traduction et sa didactique, mais aussi tirer des liens entre les idées de l'auteur concernant le peuple russe, sa "mentalité" et la langue russe sous le prisme de l'"air du temps" et de l'"air du lieu" (Sériot 1999).

<sup>1</sup> [https://data.bnf.fr/fr/12257354/jules\\_legras/](https://data.bnf.fr/fr/12257354/jules_legras/)

<sup>2</sup> <https://www.blagoveshensk.ru/news/society/81812/>

<sup>3</sup> <https://strana-oz.ru/2007/5/v-russkoy-strane>

## 2. La présentation de la Russie, du peuple russe et de la langue russe dans la première partie du XX<sup>ème</sup> siècle en France

Après avoir d'abord été enseignant d'allemand à l'Université de Bordeaux, Legras est devenu ensuite enseignant du russe à l'Université de Dijon (Chabot 1940: 65.). Il est évident que ses nombreux voyages en Russie ont influencé son choix de métier. Il est possible aussi de supposer que ses deux domaines d'activité scientifique, la linguistique et l'ethnologie, ont également influencé sa perception et sa présentation de la Russie et du russe.

Apparemment, Legras partageait l'opinion de plusieurs slavistes français de l'époque sur la langue russe qui était vue comme une langue "archaïque", plus proche des langues anciennes (comme le latin, le vieux-germanique ou le grec ancien) que des langues modernes de l'Europe occidentale (comme le français, l'anglais, l'espagnol, etc.) (Pascal 1948a: 2; Legras 1934: 195-196 [1922]; Brocher & Rémézov 1929: 48; Boyer & Spéransky 1921, 1935, 1940, 1945, 1947, 1951, 1957, 1961, 1967: i [1905]):

Les langues slaves sont par certains côtés très archaïques. Elles sont au niveau non pas du français ou de l'italien, mais du latin, non pas de l'allemand et de l'anglais, mais du vieux germanique. Elles ont conservé beaucoup de la complexité de l'indo-européen. Ainsi le russe a une morphologie très riche. Il a trois genres: un neutre, en plus du masculin et du féminin. Il a une flexion, qui comporte six cas. Pour les substantifs, il présente quatre types de déclinaison. Les adjectifs et pronoms ont une déclinaison à eux, et de plus il existe une forme spéciale pour les adjectifs servant d'attribut. (Pascal, 1948a: 2)

Voici comment le slaviste et historien Pierre Pascal (1890-1983) commence son *Cours de Russe. Fascicule I Préliminaires et phonétique* (1948). Les arguments prouvant l'"archaïsme" du russe étaient les suivants: "la complexité" des langues slaves en général et du russe en particulier (*Ibid.*), l'existence de déclinaisons (Boyer & Spéransky 1921, 1935, 1940, 1945, 1947, 1951, 1957, 1961, 1967: i [1905], Legras 1934: 195-196 [1922]) et du genre neutre (Pascal 1948b: 7), certaines particularités de la syntaxe (*Ibid.*). Donnons quelques exemples.

Boyer attire l'attention des étudiants sur l'"archaïsme" du russe en parlant de la déclinaison et en le comparant avec les langues "anciennes":

L'étude du russe offre au débutant des difficultés qui, à bien des égards, peuvent se comparer à celles qui rendent malaisé l'abord des langues anciennes: des flexions nominales et pronominales aussi nombreuses que délicates, un système verbal d'une rare souplesse, une syntaxe simple en ses principes, mais très différente pourtant de l'état syntaxique des langues modernes de l'Europe occidentale, une liberté de construction qui forme un frappant contraste avec la rigidité des cadres de la phrase française, anglaise ou allemande, un vocabulaire d'une richesse incomparable. (Boyer & Spéransky 1921, 1935, 1940, 1945, 1947, 1951, 1957, 1961, 1967: i [1905])

Notons que Boyer trace une frontière claire entre le russe et les "langues modernes de l'Europe occidentale". Pascal, à son tour, attire l'attention sur le genre neutre, présent en russe, mais absent dans des langues "plus modernes", comme, par exemple, le français:

Puis la langue se complique. Les notions abstraites se multiplient, le genre grammatical devient une catégorie abstraite et ne répond plus nécessairement au genre naturel. Mais les caractéristiques morphologiques de chaque genre subsistent, d'où (comme en latin et en grec):

- une déclinaison masculine
- une déclinaison féminine
- une déclinaison neutre.

Les langues plus modernes ont subi d'autres modifications profondes. En français moderne, plus de neutre; le genre grammatical n'est plus marqué que par l'article ou l'adjectif [...]. Le russe est beaucoup plus conservateur. Le genre est marqué par des terminaisons propres, constituant des caractéristiques morphologiques. Le neutre subsiste. (Pascal 1948b: 7)

Cette conception, largement soutenue alors par les spécialistes du domaine, ne pouvait pas ne pas influencer le processus didactique du russe à l'époque: le russe était enseigné dans la plupart des cas avec la méthode grammaire et traduction et l'enseignement était basé sur des textes de la littérature russe classique (les œuvres de Pouchkine, Tolstoï, Dostoïevski, Tchekov, etc.) (Zalesskaya 2020). Le but même de l'enseignement du russe ne tenait pas à l'acquisition des compétences de la langue parlée, mais au contraire au développement des compétences pour lire les "grands écrivains classiques de la Terre russe" (Boyer & Spéransky 1945: xiv [1905]). Le russe était perçu sous le prisme des œuvres littéraires, que toutes les personnes "cultivées" et "bien éduquées" étaient obligées de connaître (Stoliaroff & Chenevard 1945: 1, 7). Très souvent, l'étude de la langue russe dans la première partie du XX<sup>ème</sup> siècle était vue comme une activité pour "une minorité des gens cultivés curieux d'élargir leur horizon intellectuel" (Stoliaroff & Chenevard 1945: xi).

Pourtant, c'était uniquement la littérature russe qui occupait une telle place. La langue russe, quant à elle, était présentée comme une langue difficile, se trouvant au même niveau que les langues "classiques" (*Ibid.*: 2; Sasirev 1960: 3; Pascal 1974: ii.). Au début, le terme "archaïque" possédait, à notre avis, une valeur neutre et reflétait juste des particularités linguistiques, sans aucun rapport avec le peuple russe (Boyer & Spéransky 1905; Pascal 1948a, 1948b; Mazon 1945). Charles Bally (1865-1947), célèbre linguiste suisse, mentionnait ainsi la "primitivité" du russe, tout en soulignant le fait que le peuple russe est un peuple civilisé qui possède une grande culture (Bally 1965: 51-52).

Dans l'esprit du célèbre linguiste français Antoine Meillet (1866-1936), le russe est présenté comme une "grande langue", malgré son "archaïsme", c'est-à-dire une langue qui représente une civilisation et une culture. Soulignons ici une ambivalence de Meillet: d'un côté le russe est une "grande langue" grâce à la civilisation et à la culture russes; de l'autre côté il constate que les pays slaves n'ont pendant longtemps pas pu acquérir la culture gréco-romaine à cause du "rideau alémanique" (Meillet 1915: 201; Meillet 1918: 212; Moret 2014: 132-133). Citons un extrait d'un article où Meillet parle des langues slaves sous ce rapport:

La différence entre les Français et les Anglais, d'une part, les Russes de l'autre, se marque dans la langue. L'anglais et, à un moindre degré, le français (et les autres langues néo-latines, comme l'italien) sont les plus avancées dans leur développement, les plus modernes de toutes les langues indo-européennes. Les langues slaves, au contraire, sont les plus archaïques. Elles ont gardé dans leur grammaire une infinité de vieilleries: les noms ont encore une déclinaison; grand nombre de cas et de formes variées suivant les types; les démonstratifs et adjectifs se fléchissent autrement que les substantifs. Le verbe a une flexion à formes très diverses, exprimant des notions subtiles et de caractère médiocrement abstrait: la considération du degré d'achèvement de l'action y domine, et non la notion relativement abstraite du temps. La grammaire du russe et du serbe est encore, à une foule d'égards, une vieille grammaire indo-européenne. La prononciation est aussi très particulière. Quant au vocabulaire, il est à part, et presque aucun de ses éléments ne concorde avec les mots des autres langues de l'Europe: les Slaves et en particulier les Russes sont demeurés longtemps à l'écart du grand mouvement de la civilisation européenne, et ils n'ont été amenés qu'à des dates relativement récentes à adopter des mots européens. Les vocabulaires slaves sont parmi les vocabulaires européens les plus aberrants. (Meillet 1915: 201)

Plusieurs linguistes travaillant dans le domaine de la didactique du russe mentionnaient l'"archaïsme" du russe comme un fait qui doit être pris en compte dans le processus d'apprentissage, sans aucune opinion personnelle (Boyer &

Spéransky, 1905; Pascal, 1948a, 1974). Ainsi, Pascal, par exemple, présentait ses doutes concernant l'application d'une méthode directe pour le russe: "L'entreprise me paraissait quasi impossible. Le russe, pensais-je, est une langue trop complexe et trop originale, trop chargée de la grammaire, pour se passer d'explications didactiques" (Pascal, 1945: i). Il se prononçait également pour une méthode particulière adaptée didactiquement à l'"archaïsme" du russe:

Le russe doit être étudié avec méthode. Il est impossible de compter sur la pratique seule ou sur la mémoire seule. Avec sa riche morphologie, avec sa notion originale du verbe, avec son immense vocabulaire, avec sa construction libre où les nuances de la pensée sont exprimées par de petites particules, par la place d'un mot ou par des combinaisons subtiles de préfixes et d'aspects, il exige une analyse minutieuse, une application constante de l'intelligence. À cet égard, il est comparable aux langues classiques: il a la même valeur formative que le grec ancien ou le latin. (Pascal 1974: ii)

Cependant, quelques auteurs accordaient une valeur péjorative au russe à cause de son "archaïsme" en le comparant avec les langues "évoluées de l'Europe occidentale" (Sasirev, 1960; Stoliaroff & Chenevard, 1945). Certains auteurs (qui étaient une minorité) extrapolaient l'"archaïsme" du russe sur le peuple russe, qui, selon eux, devenait également "archaïque" (Chérel, 1948). Parmi ces derniers on trouve Jules Legras.

## 2.1 Les idées de Legras concernant le russe, la Russie et le peuple russe

Dans les œuvres de Legras nous pouvons retracer ses idées concernant la Russie, le russe et le peuple russe et formuler sur cette base quelques hypothèses. Les souvenirs de l'auteur sur son premier séjour en Russie où il compare tout de suite la Russie et l'Allemagne datent de 1892 (Legras, 1900):

La frontière passée, au lieu du sentiment de joie que j'attendais, c'est d'abord une crainte vague qui m'étreint, à la vue de tout cet appareil officiel et de ces gendarmes en uniforme bleu et en toque rouge. Sur le trottoir, quelques moujiks, dans une étoffe gris sale, avec une ficelle pour ceinture: une première impression de misère accablée, en face de la propreté luisante de l'Allemagne. (*Ibid.*: 7).

Nous pouvons donc constater que même les premiers souvenirs de Russie ont déjà un caractère négatif. Ces souvenirs sont évoqués dans son premier livre *Au pays russe*. Deux autres livres, *Mémoires de Russie* et *Âme russe*, contiennent une analyse de la Russie et du peuple russe. Dans tous ces ouvrages, les habitants de la Russie sont présentés comme formant une société "archaïque" dont l'évolution

n'est pas encore au même niveau que les pays de l'Europe occidentale. L'auteur parle souvent des Russes avec les termes "enfants" ou "adolescents", et quand il parle de la nation en général, il la compare aux nations européennes, et ce dès ses premiers textes:

Peuple inachevé, indécis encore, peuple de sentiments et d'émotions extrêmes, enthousiaste et changeant, impatient et résigné, infatigable dans le dévouement comme, parfois, sans mesure dans l'égoïsme, tous ces traits montrent en lui un peuple jeune. C'est parce qu'ils sont encore tout près de la nature qu'ils nous séduisent tant, quand nous les observons chez eux; c'est pour cela encore que, si souvent, ils nous déroutent. Ils ont les enthousiasmes, les dévouements, la bonté légère, la simplicité cordiale de la vingtième année, mais ils en ont aussi l'inconstance, le facile découragement et l'imprévoyance. Chez eux, comme chez les jeunes gens, les sentiments ont des échos plus lointains, et les passions vibrent plus profondément; tout cet acquis de réflexion et de mesure que l'âge apporte avec lui, leur est étranger; leurs joies sont plus bruyantes, leurs larmes plus amères, leurs désespoirs plus torturés, leurs illusions plus chatoyantes que les nôtres; ils ont des rudesses que nous n'avons plus, comme aussi des trésors de douceur affectueuse que nous ne savons plus montrer, quand, d'aventure, nous les possédons encore; ils ont des élans de folle confiance qui nous font un peu sourire, et des abattements que nous ne comprenons pas: ils sont hardis, nous sommes prudents; ils sont généreux, nous comptons: c'est que leur adolescence vient à peine de se clore, et qu'ils ont, dans leur libre épanouissement de sève, les qualités vigoureuses et immodérées qui s'accordent le moins avec l'âge auquel nous sommes parvenus. (Legras, 1900: 359)

Un autre signe de l'"adolescence" des Russes est, selon Legras, leur envie de dépasser les Européens au lieu de progresser:

Ils [les Russes] ne peuvent vivre et agir sans se comparer à l'étranger. Ils paraissent souvent moins préoccupés de progresser, que de dépasser leurs voisins: soucis enfantins, émulation puérile! ils sont jetés par-là dans la recherche d'une instruction brillante et encombrante, plutôt que solide: ils emmagasinent, au lieu de construire [...]. (*Ibid.*: 355)

Legras décrit les villes et la vie quotidienne russes, toujours en comparaison avec l'Occident et en soulignant pauvreté et "sous-développement":

Moscou ne donne pas au nouvel arrivé cet étrange serrement de cœur que produit presque toujours l'entrée dans une grande capitale. L'absence de hautes maisons explique sans doute cette différence. [...] Non! grâce à Dieu, rien ici de moderne, de calculé; mais de l'imprévu, du russe, de l'asiatique, de l'étranger, du naïf, du naturellement adorable. (*Ibid.*: 11, 21)<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Soulignons l'ambiguïté de la perception de Legras. Dans ses souvenirs il est à la fois déçu de la pauvreté de la Russie et fasciné par le manque de modernité de Moscou.

Dans l'ensemble, dans les travaux de Legras la Russie est toujours présentée comme un pays sombre, pauvre, coincé entre la misère et les maladies, avec de riches dirigeants corrompus, qui mènent grand train en arnaquant les paysans.

L'idée d'opposer la "Russie peu développée" et les "pays de l'Europe occidentale bien développés" se manifeste non seulement au niveau du peuple ou du pays, mais aussi au niveau de la langue. Dans son manuel destiné aux débutants et intitulé *Précis de grammaire russe*, Legras évalue le russe du point de vue "évolutionniste" de la manière suivante:

#### IX. Réflexions sur la syntaxe.

Le mot "syntaxe" n'est peut-être pas celui qui convient exactement aux réflexions qui vont suivre. On donne ordinairement ce nom à des pages ayant pour but, au moyen de définitions et de règles, d'étudier la phrase, c'est-à-dire les vocables considérés en compagnie de leurs semblables. Or les définitions, on me pardonnera de m'en passer. Quant aux règles, j'ai placé dans les pages précédentes la plupart de celles qui me semblaient offrir un intérêt immédiat.

En revanche il m'a semblé qu'il serait utile, précisément dans un ouvrage comme celui-ci, qui ne s'adresse ni à des petits enfants ni à des linguistes, d'expliquer au lecteur différentes considérations qui, dans les grammaires, sont ordinairement abandonnées à sa divination personnelle: je veux parler des différences qui se manifestent entre la phrase russe et la phrase française. Or, connaître ces différences, et surtout être amené à y réfléchir, c'est se préparer à l'exercice de cet art si délicat et si passionnant qu'on appelle la traduction.

La phrase russe dispose de mêmes éléments que la phrase française, mais elle les utilise autrement et dans un esprit souvent différent du nôtre. En outre le russe possède, grâce au mécanisme de l'aspect, une double rangée de verbes de même sens ou à peu près, dont le jeu permet des effets souvent originaux. Enfin les tendances du vocabulaire russe en général ne sont pas les mêmes que les nôtres. Pour tout dire, la langue russe et tout spécialement la phrase russe, ont une mentalité différente de celle que présentent la langue et la phrase françaises.

La langue russe possède une grande flexibilité: il lui est possible d'imiter presque tous les tours et particularités des langues de l'Europe occidentale, et spécialement du français. Mais il faut comprendre que ce calque de langues étrangères aboutit à du mauvais russe. Ce qui est du bon russe, c'est la langue originale que parlent et écrivent les Russes lorsque rien d'étranger ne les influence. Cette distinction explique pourquoi le Français qui commence l'étude du russe s'imagine que la syntaxe de cette langue est très voisine de la française: il lui faut acquérir des connaissances plus étendues pour saisir, entre les deux langues, des différences radicales. Ces différences ne proviennent pas seulement des éléments grammaticaux ou du vocabulaire: elles tiennent surtout à une différence d'orientation. Le français est extrêmement évolué en dépit des dangereuses splendeurs de son époque classique, qui en ont pour longtemps fixé et comme desséché les tendances et les formes. Le russe littéraire est au contraire peu évolué: il repose sur une langue d'abord



exclusivement parlée, qui a, durant des siècles, côtoyé sans y mêler, mais non sans en subir l'influence, le slavon d'église, langue alors littéraire, archaïque et d'origine dialectale étrangère. Les apports qu'ont faits au russe les œuvres littéraires de la fin du XVIIIe et de tout le XIXe siècle n'ont guère cherché à innover. Leur but a été surtout de fixer, de purifier, de clarifier, d'assouplir la langue utilisée par ceux des premiers écrivains qui furent vraiment des littérateurs russes. Le public russe, à son tour, frappé d'un immense alphabétisme, ne pouvait guère agir sur cette langue autrement qu'en lui fournissant des expressions et des tours restés chez lui immuables depuis des siècles. Il en a résulté, en dépit d'une production littéraire exceptionnellement brillante, une stagnation des tendances de la langue et de ses éléments.

Il résulte de ces considérations que le français et le russe n'ont pas le même âge. Le russe est, entre toutes les langues slaves, celle qui a conservé le plus intact son appareil de déclinaison, qui est d'origine archaïque. Son verbe, malgré l'ingéniosité de la notion d'aspect, n'a pas la même précision que le nôtre, mais il offre plus d'imprévu et d'élégance. Bien que le russe ait emprunté aux langues plus évoluées de l'Europe occidentale divers éléments nouveaux chez lui et qui s'ajoutent à ses facultés originales, il n'en a pas moins continué son chemin sans changer de direction: on peut donc affirmer que cette langue et la nôtre, en dépit de coïncidences superficielles, n'ont jamais cessé de diverger. (Legras, 1934: 195-196 [1922])

D'après Legras, la présence d'une déclinaison et les particularités de la syntaxe sont les preuves de l'"archaïsme" du russe. Signalons ici que le manuel est destiné à un large public et non aux "petits enfants" et aux "linguistes", c'est-à-dire à ceux qui n'ont aucun lien avec la linguistique académique.

Tout compte fait, nous pouvons constater que, pour Legras, l'"archaïsme russe" est bien présent à tous les niveaux et que, comme nous le verrons ensuite, la "mentalité" influence la langue.

### 3. L'art de traduire

Le livre *Réflexions sur l'art de traduire* est le dernier de Legras, publié la même année que son décès, en 1939. Le livre se compose de deux parties: les conseils théoriques (avec quatre chapitres: "Traduire", "Connaître une langue", "La belle infidèle" et "Quelques dangers") où l'auteur présente sa vision concernant le processus de traduction; et la partie pratique qui contient des textes en anglais, allemand et russe avec leurs traductions en français et des commentaires sur la façon dont il convient de les traduire. Un chapitre à part est consacré à la traduction des vers russes. Un tout dernier chapitre, court

(deux pages), contient la traduction (du tchèque vers le français) d'un poème du poète tchèque Victor Kripner (1906-1956) (Legras, 1939: 137-141).

Le titre de cet ouvrage, *Réflexions sur l'art de traduire*, n'a pas été choisi par hasard, car, pour l'auteur, la traduction représente un véritable art, qui, d'ailleurs, possède des limites et une méthodologie claires et nettes. Dans l'introduction, Legras explique que cet ouvrage est issu de son travail avec les étudiants de l'Université de Dijon et de la Sorbonne (*Ibid.*: 9-11). L'art de traduire se compose d'une "base scientifique" et de "dispositions purement artistiques" qui reposent sur l'"étude préalable du texte" (*Ibid.*: 15, 18, 23). Cette approche, Legras la nomme "méthode d'une discussion préalable" (*Ibid.*: 24). Analysons plus en détail ces dispositions.

Legras commence la partie théorique par l'analyse du terme latin *traducere*, d'où vient le verbe français *traduire*. L'auteur donne la définition suivante: "faire passer d'un lieu dans un autre" (*Ibid.*: 13). Il indique que ce sens a été conservé dans l'expression juridique "traduire en justice". Toutefois, Legras souligne qu'une telle interprétation semble limitée par rapport à la traduction: "faire passer d'une langue dans une autre". Malheureusement, selon l'auteur, l'idée de "passage" s'est affaiblie au fil du temps dans le domaine de la traduction, la compréhension de ce terme a changé et ne représente qu'une "transposition d'un texte étranger", ce qui est au fond une faute majeure. Pour résoudre ce problème, Legras propose un nouveau terme "transconduire", en l'opposant à celui de "transposer". Pour Legras, le verbe "transposer" est une action purement mécanique, tandis que "transconduire" mène vers l'idée du passage entre les deux acteurs de cette action: celui qui veut passer et celui qui sert de "guide" et "s'inquiète du chemin à choisir". Il s'agit donc d'une collaboration entre des "personnalités qui collaborent à un passage". Cela représente le problème essentiel de l'art de traduire, car l'idée de collaboration a été oubliée et le processus de la traduction est devenu un simple acte mécanique (*Ibid.*).

La traduction n'est pas "une simple collection de vocables étrangers" (*Ibid.*: 14). Au moment où l'auteur a écrit le texte, c'est-à-dire dès que les mots ont été mis dans un certain ordre, ils ont perdu le rôle d'objet matériel et se sont transformés en un "groupe vivant". C'est-à-dire que le texte à traduire n'est plus un objet mort, un "bibelot" dont il faut tout simplement traduire les mots en une autre langue. Le texte est un groupe vivant, qui contient une "pensée" et des "sentiments" particuliers, avec ses propres "allure", "élan" et "sonorité". La

traduction ne représente donc en aucun cas un "acte simple". Pour que la traduction soit professionnelle et efficace, le traducteur doit posséder un certain nombre de qualifications pour être capable de déchiffrer le texte correctement, de comprendre "son élan ou ses intentions" (*Ibid.*). L'une des tâches principales du traducteur consiste également à "préparer" un texte pour sa bonne perception dans la langue étrangère sans perdre les éléments importants durant le processus de la traduction. La compréhension du texte à tous ces niveaux, ainsi que son étude préalable, sont indispensables pour une traduction efficace (*Ibid.*).

Il en résulte que la traduction, dans l'esprit de Legras, consiste à "conduire" un texte écrit dans une langue vers le domaine d'une autre langue (*Ibid.*: 15). Apparemment, c'est le traducteur qui joue ce deuxième rôle, qui "sert de guide" et "s'inquiète du chemin à choisir". Pour bien accomplir cette tâche, il faut tout d'abord "connaître une langue" (*Ibid.*). "Connaître une langue", c'est tout d'abord connaître sa grammaire en profondeur. Mais ces connaissances ne sont pas suffisantes: il est indispensable de bien connaître la culture, les coutumes et la "mentalité générale" pour une très bonne compréhension des différentes allusions et tournures idiomatiques. De plus, vu qu'il s'agit de la traduction de langues vivantes, un bon traducteur doit observer et suivre les tendances et les changements langagiers pour que la traduction soit à la page (*Ibid.*: 15-17). Il est important de noter qu'un traducteur est obligé de "connaître" à ce niveau les deux langues: celle dans laquelle le texte est rédigé et celle dans laquelle il doit être traduit, ce qui n'est possible que pour les personnes "cultivées" (*Ibid.*: 18). Pour Legras, le fait d'être un locuteur natif d'une langue ne suffit pas pour être qualifié (*Ibid.*: 17). "Connaître une langue" représente la base scientifique de n'importe quelle traduction (*Ibid.*: 15). Cela n'est pas une tâche simple, souligne l'auteur, au contraire, elle est difficile, mais indispensable: seulement dans ce cas le traducteur sera capable de maîtriser l'art de traduire qui est la deuxième partie très importante du processus de la traduction. En étant capable d'appliquer la base scientifique correctement, qui est la méthode de la traduction, un traducteur peut appliquer ensuite les "dispositions purement artistiques" qui composent l'art de traduire<sup>5</sup>. Le travail bien structuré et effectué selon la démarche présentée dans l'ouvrage donne une traduction "bonne" et "correcte". La deuxième partie est un indicateur du niveau du traducteur: chez l'un, ce travail artistique est "sec" et

---

<sup>5</sup> Il n'est pas très clair ce que représente concrètement chez Legras l'art de traduire: est-ce le savoir-faire d'un traducteur, presque inné, ou est-ce le résultat de la méthodologie présentée dans le présent ouvrage. Il est probable que cette expression possède différentes définitions selon le contexte.

"revêche", chez l'autre il est "brillant" et "vivant". La différence est liée étroitement avec la capacité d'appliquer les décisions artistiques (*Ibid.*: 18).

Pourtant, "cet effort artistique ne sera pas livré [...] au pur hasard de l'inspiration", précise Legras au début du chapitre suivant, intitulé "La belle infidèle", ce que nous comprenons comme 'une traduction incorrecte' vu le contenu de ce chapitre. Le "hasard de l'inspiration" conduit l'auteur vers une mauvaise traduction. Pour échapper à ce danger, il faut l'étude préalable du texte. Chaque texte dispose de caractéristiques définies qui le distinguent des autres, y compris les différents textes d'un même auteur. L'auteur propose la classification de ces caractéristiques selon leurs formes: forme intérieure et forme extérieure (*Ibid.*: 19).

La forme intérieure est composée de deux éléments: les idées du texte, c'est-à-dire son sens exact et l'ordre selon lequel ces idées y sont présentées. La forme extérieure consiste en plusieurs éléments: le niveau social et historique, c'est-à-dire dans quelle période historique ce texte a été créé et pour quel groupe social; sa syntaxe, qui inclut les nuances des temps verbaux et le mode du verbe; le vocabulaire; la couleur; le nombre. Finalement l'auteur mentionne la "personnalité" du texte qui peut être composée des éléments particuliers de la forme intérieure, de différents éléments de la forme extérieure, ou inclure les éléments des deux formes (*Ibid.*: 19-20).

Le traducteur doit "introduire" tous ces éléments dans une "langue nouvelle", c'est-à-dire les "transconduire". Pour que la traduction ne soit pas "dénaturée", il faut effectuer certaines manipulations, équilibrer les éléments langagiers afin de leur permettre de "s'installer dans des équivalents étrangers" (*Ibid.*: 20-21). Le choix des équivalents étrangers doit être soigneusement contrôlé par le traducteur, qui doit se méfier de deux côtés extrêmes: calquer et traduire librement (*Ibid.*: 22-23). Tel est le véritable art de traduire, selon Legras, probablement dans le sens le plus large de ce terme.

Par exemple, si l'auteur du texte original emploie des termes familiers, il faut conserver ce registre à l'aide des équivalents étrangers:

Хорошо упражнялась. – Terme familier trahissant l'homme simple qui l'emploie. C'est pourquoi nous rendons cette idée par une expression également familière: "au piano, elle allait très bien". (*Ibid.*: 97)

Dans les cas où la langue "d'arrivée" n'a pas d'équivalents, il faut traduire l'idée en se servant d'autres moyens de la langue:

Пальчиками кокетничала. – Nous n'avons pas de verbe pour traduire celui-ci. Il nous faut donc seulement traduire l'idée; nous dirons qu'elle "tenait à faire valoir ses petits doigts...". (*Ibid.*)

De plus, Legras souligne que les traducteurs ont une base scientifique différente, ainsi qu'une perception artistique du texte différente. Le talent, quant à lui, diffère également. Les textes, à leur tour, ne possèdent pas la même valeur. Il existe, par exemple, des textes techniques ou des textes qu'il faut traduire vite (les actualités ou les annonces). Dans ce cas, c'est le traducteur qui choisit les éléments nécessaires. À l'aide de ces exemples, l'auteur introduit une échelle de valeurs des textes où il met d'un côté les différentes connaissances linguistiques et d'un autre les différentes valeurs des différents genres de traduction.

Certes, Legras constate que les conseils théoriques présentés dans la première partie de son ouvrage ne sont pas complets, il ne s'agit que des conseils les plus fondamentaux. Les conseils qui restent concernent les tâches pratiques concrètes propres à chaque texte; certains d'entre eux sont décrits dans la partie pratique.

L'envie de l'auteur d'expliquer ce que représente l'art de traduire, comment il faut exercer le processus de la traduction, ainsi que la méthode qui doit être appliquée sont à l'origine du livre. À l'aide des textes rédigés en trois langues (anglais, allemand et russe), il décrit sa méthode et fait des commentaires concernant les passages compliqués. La structure de la partie pratique reste inchangée pour tous les textes: au début se trouve le texte original, ensuite les explications concernant le texte, y compris pourquoi il a été choisi<sup>6</sup>, puis les explications concrètes de passages ou de mots dans le texte et, finalement, la traduction complète en français. Legras donne aussi des explications socio-culturelles qui ne sont pas liées directement avec la traduction. Par exemple, en analysant le texte de Čmeljov (1873-1950), il commente le passage suivant: "Daniel Stépanych reprenait sa respiration et Stéphane, étendu dans l'herbe, fumait en cachette" (*Ibid.*: 107), en expliquant que Stéphane fume "en cachette" pour deux raisons. La première est que Daniel Stépanych était malade et ne supportait pas la fumée, et la deuxième a une valeur socio-culturelle, "par politesse, le domestique ne pouvait fumer ouvertement" (*Ibid.*). En tenant compte des idées de Legras, nous pouvons supposer que les informations socio-culturelles aident à éviter les fautes de traduction en cas de manque de connaissances culturelles et sociales.

---

<sup>6</sup> Le choix du texte se base, apparemment, sur les difficultés que le traducteur peut rencontrer (le choix du vocabulaire, les particularités de la syntaxe, le choix des temps verbaux, etc.).

### 3.1 L'art de traduire les textes russes

Dans cette dernière section, nous allons analyser l'application de la méthode de Legras aux textes russes choisis par l'auteur et placés à la fin.

Après avoir étudié et traduit un certain nombre de textes tirés de l'allemand et de l'anglais, nous voudrions en citer quelques-uns que nous emprunterons au russe. La raison de ce choix n'est point que nous désirions mettre en avant notre spécialité. Nous tenons simplement à aborder une langue qui, dans beaucoup de ses textes, diffère considérablement de nos langues modernes de l'Europe occidentale et qui, par suite, présente de grandes difficultés pour la traduction. (Legras 1939: 87)

écrit-il dans la préface à la partie consacrée à la traduction des textes russes. Ensuite il cite le chapitre "Réflexions sur la syntaxe" de son manuel *Précis de grammaire russe*, où il parle du fait que le russe est capable d'"imiter" les langues de l'Europe occidentale, mais que cela reste une "imitation" et que le russe est moins développé que le français (voir plus haut).

Les textes proposés par Legras sont les suivants: "Miracle sur le lac" (M.Osorgin [1878-1942]), un extrait d'un texte non-identifié de V.I.Obolenskij [1790-1847], un extrait du livre *Storona nebyvalaja* (A.Remizov [1877-1957]), un extrait d'un récit d'A.P.Tchekhov, *Vengeance*, un extrait du récit *Rosstani* (de Čmeljov), un extrait du récit Le pipeau (d' A.P.Tchekhov) (*Ibid.*: 90, 95, 99, 103, 106, 109-110).

Chaque texte est accompagné de différents commentaires qui, selon l'auteur, représentent la plus grande difficulté ou le plus grand "étonnement". Legras va au-delà d'une seule traduction et donne souvent ses commentaires concernant le lien entre la langue russe et la mentalité russe. Étant donné que pour l'auteur l'"archaïsme" d'une langue et d'un peuple est étroitement lié, il joue un rôle majeur dans la traduction. Dans la partie pratique Legras revient sur ses idées concernant la différence entre la syntaxe française et la syntaxe russe, soulignant l'"archaïsme" et l'"absence de logique" de cette dernière, quand il cite, par exemple, l'œuvre de Remizov:

Nous passons à présent à un écrivain dont le talent s'efforce de résister à l'influence étrangère dans le style russe, et qui y réussit à merveille: M. Alexeï Mikhaïlovitch Révizov. La page que l'on vient de lire nous intéresse par le parfait mépris que manifeste l'auteur pour une syntaxe logique: on verra que ses pronoms personnels et ses verbes ne sont que rarement rapprochés de leurs sujets exprimés; tout doit se comprendre de soi-même, et se comprend en réalité ainsi. En français il nous est impossible d'imiter une pareille liberté de syntaxe. (*Ibid.*: 100)

Dans son ouvrage, Legras souligne à plusieurs reprises la différence entre le français et le russe. Certains textes, selon son opinion, peuvent être même intraduisibles en français, car ils sont "typiquement russes", ce qui ne pose pas, d'ailleurs, de problème selon sa méthode: "Nous avons tenu à choisir une page de Chméliof. [...] certains livres du même écrivain pourraient presque passer pour intraduisibles, tant ils sont typiquement russes" (*Ibid.*: 107).

L'idée d'une syntaxe russe "libre" et "illogique" l'intéresse beaucoup, car il y revient toujours dans ses ouvrages traitants du russe. Voici encore un exemple du lien entre l'"archaïsme" du russe et sa syntaxe "libre et illogique":

Только бы успѣть. – Voici une forme que nous avons déjà rencontrée: la conjonction бы indiquant l'incertitude d'un résultat désiré, l'infinitif qui en indique l'objet, le résultat, et l'adverbe qui fait part du doute qui peut subsister sur le succès final. En français, il nous faudra décortiquer ces mots, et tout remettre en bel ordre logique, hélas! (*Ibid.*: 101)

C'est la syntaxe que l'auteur traite le plus souvent dans ses *Réflexions sur l'art de traduire*, dans le but de montrer le russe "vrai" et "authentique":

Чтобы ему подойти поближе!. – Expression curieuse: la conjonction appelle un résultat conforme au désir du pêcheur; l'infinitif marque l'action et sa direction, et cet infinitif n'est pas lié à la conjonction; le pronom au datif indique l'être à qui doit s'appliquer le résultat; les deux adverbes précisent la direction du mouvement. Voilà le russe authentique, qui se rit de nos distinctions et de nos concordances de syntaxe: les mots agissent ici non d'après les lois de la grammaire, mais en vertu de leur position [...]

Запоесть [...] Les Russes personnifient ainsi, en quelque sorte, l'acte qui fera – et fera chaque fois, comprend-on entre les lignes – apparaître le trouble sentimental chez les auditeurs. C'est là l'opposé même de notre conception, qui est appuyée uniquement sur la succession logique des faits. (*Ibid.*: 91, 96)

Le sujet des propositions impersonnelles est également au centre des intérêts de l'auteur. Ces propositions impersonnelles russes sont pour lui une "preuve" d'une absence totale de logique en russe qui est liée à la "mentalité russe". Notons ici que Legras n'est pas le seul slaviste occidental pour qui la syntaxe russe paraissait "illogique". Par exemple, le professeur honoraire de l'Université de Lausanne Patrick Sériot dit aussi que les propositions impersonnelles russes détruisent "tout ce qu'il sait de la logique":

Daria Zalesskaya – [...] la dernière question: est-ce qu'il y avait quelque chose dans la langue russe qui vous avait surpris?

Patrick Sériot – J'ai un amour particulier pour les constructions impersonnelles. Le chemin a été couvert par la neige est pour moi un tel mystère philosophique qui détruit tout ce que je sais à propos de la logique, de Platon, du sujet et du prédicat, c'est plus beau que la

poésie. J'aime la syntaxe, mais c'est ma fantaisie personnelle, je ne veux pas l'imposer à personne, mais j'aime les propositions personnelles.

*(Дарья Залесская – [...] последний вопрос: было ли что-то в русском языке, что Вас поразило?)*

*Патрик Серю – У меня особая любовь к безличным конструкциям. Дорогу занесло снегом – это для меня такая философская загадка, которая разрушает всё, что я знаю о логике, о Платоне, о субъекте и предикате, это красивее, чем поэзия. Я люблю синтаксис, но это моя личная фантазия, я не хочу её навязывать никому, но я люблю безличные предложения) [Interview avec Patrick Sériot, 19.02.2019].*

Le lien entre la syntaxe russe et la "mentalité" russe est aussi mis en relief dans le livre qui souligne une fois encore que pour Legras, le russe est "archaïque", parce que le peuple russe est "archaïque", ce qui se reflète à tous les niveaux. Visiblement, il a transmis ses idées concernant la "mentalité" (Legras 1934: 14, 42, 66, 85, 96, 106, 109-110, 124, 148, 150, 153-155, 159, 161, 163, 201, 205, 215, 235, 241, 250, 254, 262, 264, 275, 280-281) du peuple russe à la langue russe ou inversement et il a trouvé une ressemblance entre les niveaux de développement du peuple et de la langue: dans ses ouvrages et la langue et le peuple russes sont "primitifs", "archaïques" et moins évolués que les langues ou les peuples de l'Europe occidentale. Selon nous, son idée originelle concernait plutôt l'"archaïsme du peuple russe", et il l'a appliquée ensuite à ses réflexions sur la langue russe: ses œuvres sur la Russie sont antérieures à ses œuvres linguistiques (voir plus haut). Pour illustrer l'influence de la mentalité "archaïque" sur la langue, citons encore deux exemples tirés des *Réflexions sur l'art de traduire*:

Сейчас он вскочит в автобус и дома [...] C'est un exemple nouveau de ce fait que les Russes voient volontiers sous forme d'image le futur que nous ne voyons qu'à travers le règlement de notre syntaxe [...].

[...] Чего-то тянет [...] Le Russe voit briller devant lui "la tentation qui dégage son attrait". Le Français subit "la poussée" d'une tentation, mais du moment qu'on vous pousse c'est que vous résistez. Donc les Russes signent ici leur caractère, éminemment impulsif: avides de nouveau, habitués à devancer même le développement logique d'une supposition et à voir le résultat déjà terminé avant d'être commencé, ils s'élancent vers le futur, vers l'avenir, dût-il les perdre et les écraser. (Legras 1939: 100-101)

Legras décrit d'une manière précise les difficultés qu'un traducteur peut affronter durant la traduction de textes russes en français. Nous proposons d'examiner les variantes des traductions faites par l'auteur des exemples sélectionnés. L'expression "Чтобы ему подойти поближе!" (Legras 1939: 91)



est traduite comme "ah! s'il pouvait seulement s'approcher d'avantage" (*Ibid.*: 93), en essayant de garder la connotation émotionnelle. Il propose de traduire le verbe perfectif de troisième personne singulier du futur-présent "запоеть" dans la phrase "А поди вотъ, какъ, бывало, отецъ Константинъ запоеть псаломъ Давыдовъ" (*Ibid.*: 96) à l'aide du verbe entamer [начать] à l'imparfait ce qui, à notre avis, reproduit le sens de l'original: "Mais, quand d'aventure, le P.Constantin entamait le psaume de David" (*Ibid.*: 98).

"Только бы успеть" (*Ibid.*: 101), cette expression dont il faut "décortiquer les mots, et tout remettre en bel ordre logique" (*Ibid.*), est traduite comme "pourvu que j'aie le temps" (*Ibid.*: 102). L'auteur conserve l'idée de cette expression en remplaçant l'infinitif perfectif [успеть] par l'expression avoir le temps où le verbe est employé à la première personne du singulier de l'indicatif.

"Сейчас он вскочит в автобус и дома" (*Ibid.*: 100): Legras propose de traduire par "il allait dans un instant sauter dans l'autobus et il serait chez lui" (*Ibid.*: 102), où il, suivant sa théorie de la traduction, transmet la même idée avec d'autres moyens que le russe.

"Чего-то тянет" (*Ibid.*: 101), expression qui reflète pleinement le caractère russe, "avide" et "impulsif", est traduite par "mais quelque chose le pousse" (*Ibid.*: 102), où le verbe *tirer* est remplacé par le verbe *pousser*. Soulignons que Legras choisit un verbe de sens opposé à celui de l'original, mais, vu que le but principal de l'auteur consiste à "transconduire" l'idée principale du texte, il privilégie cette dernière, en se basant sur ses connaissances du russe.

En analysant les traductions des textes russes de Legras, nous pouvons conclure qu'il applique sa méthode de la traduction à tous les textes: il analyse les textes à tous les niveaux et devient un acteur qui sert de "guide" et "s'inquiète du chemin à choisir" (*Ibid.*: 13), pour "transconduire" le texte d'une langue vers une autre, tout en gardant ses idées et son style. Il est évident, ainsi que les constructions grammaticales et lexicales jouent pour lui un rôle moins important.

#### 4. Conclusion

L'activité professionnelle de Jules Legras était étroitement liée non seulement à l'enseignement des langues étrangères, mais aussi à la traduction de textes divers. Intéressé par la littérature qu'il considérait être une porte ouverte vers la

langue, la culture et la mentalité d'un peuple, il a élaboré sa méthode de traduction de textes en français. En accordant une attention particulière à la composante grammaticale d'un côté et à l'aspect théorique de l'autre, il présentait une méthodologie selon laquelle il est indispensable de tenir compte non seulement des facteurs linguistiques, mais aussi des facteurs socioculturels. Il mettait également l'accent sur les compétences du traducteur qui devait bien connaître les deux langues et en même temps veiller aux changements en temps réel. Sa conception de "transconduire" un texte d'une langue vers une autre où le traducteur joue en même temps le rôle de guide et "s'inquiète du chemin à choisir" nous paraît injustement oubliée aujourd'hui: nous sommes convaincus que les chercheurs travaillant dans le domaine de la traductologie et de l'histoire de la traductologie pourraient trouver un intérêt dans cette conception et que, probablement, quelques propositions de cette théorie pourraient être utilisées aujourd'hui par les traducteurs contemporains.

Legras fut l'auteur de plusieurs ouvrages consacrés également à la culture, à la vie quotidienne et à la mentalité russes. Sans doute, ses nombreuses années en Russie l'ont beaucoup influencé: ses idées sont étroitement liées et, comme dans sa méthode de la traduction, représentent une synthèse d'idées concernant la langue et la mentalité russes. Sa vision de la langue russe comme "archaïque" a eu l'impact direct sur sa façon d'envisager la traduction de ces textes.

## Bibliographie

- DANILOVA, Olga (2015). Žul' Legra: genom ruskok duši, *Ural'skij istoričeskij vestnik*, n°4 (45), 41-49.
- LOSSKIJ, Nikolaj (1957). *Xarakter ruskogo naroda*. Frankfurt in Main: Possev.
- BALLY, Charles (1913). *Le langage et la vie*. Genève: Payot.
- BOYER, Paul & Nikolas SPÉRANSKY (1921, 1935, 1940, 1945, 1947, 1951, 1957, 1961, 1967 [1905]). *Manuel pour l'étude de la langue russe. Textes accentués. Commentaire grammatical. Remarques diverses en appendice. Lexique*. Paris: Armand Colin.
- BROCHER, Gustave & Hillarion RÉMÉZOV (1929). *Manuel russe pour les Français: nouvelle orthographe*. Lausanne, Genève, Montreux: Payot.
- CHABOT, Georges (1940). Jules Legras (1886 – 1939), *Annales de géographie* T.49/ 277, 65.
- CHÉREL, Alphonse (1948). *Le russe sans peine*. Paris: Assimil.

- LEGRAS, Jules (1900). *Au Pays Russe*. Paris: Armand Colin.
- \_\_\_\_\_, (1921). *Mémoires de Russie*. Paris: Payot.
- \_\_\_\_\_, (1934 [1922]). *Précis de grammaire russe*. Paris: Impr. de L. Beresniak.
- \_\_\_\_\_, (1934). *L'âme russe*. Paris: Ernest Flammarion.
- \_\_\_\_\_, (1939). *Réflexions sur l'art de traduire*. Paris: Impr. de L. Beresniak.
- GARDE, Paul (1980). *Grammaire russe. Tome premier. Phonologie – Morphologie*. Paris.
- LAMARRE, Christine & Sébastien LANGLOIS (2020). *Jules Legras, professeur et grand voyageur. De la Sibérie à la Sorbonne*. Dijon: Éditions Universitaires de Dijon.
- MAZON, André (1945). *Grammaire élémentaire de la langue Russe. Textes et exercices*. Paris: Institut d'études slaves – Droz.
- MEILLET, Antoine (1915). Les langues et les nationalités, *Scientia*, n°18, 173-187.
- \_\_\_\_\_, (1918). *Les langues dans l'Europe nouvelle*. Paris: Payot.
- MORET, Sébastien (2014). *Les linguistiques de l'Europe nouvelle: analyse comparée de l'utilisation des représentations sur la langue et de la linguistique dans la construction de l'Europe de Versailles et de l'URSS (1914-1953)*. Thèse de doctorat. Lausanne.
- PASCAL, Pierre (1935). L'âme russe pendant la révolution, à propos d'un livre récent [J.Legras, L'Âme russe], *Le monde slave*, n°2, 62-72.
- \_\_\_\_\_, (1948a). *Cours de Russe. Fascicule I Préliminaires et phonétique*. Paris: École nationale des langues orientales vivantes – Éditeur scientifique.
- \_\_\_\_\_, (1948b). *Cours de Russe. Fascicule II Les déclinaisons nominale et pronominale*. Paris: École nationale des langues orientales vivantes – Éditeur scientifique.
- SASIREV, Pierre (1960). *Cours de russe*. Paris: SupraVox.
- SÉRIOT, Patrick (1999). *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*. Paris: Presses universitaires de France.
- STEINER, George (1998 [1975]). *Après Babel. Une poétique du dire et de la traduction*. Paris: Éditions Albin Michel.
- STOLIAROFF, Valérie & René CHENEVARD (1945). *Introduction au Russe*. Paris: G.P. Maisonneuve.
- ZALESSKAYA, Daria (2017). Les particularités de la langue russe dans les manuels de russe pour francophones (1945-1960). Dans: VELMEZOVA E. (éd.), *Historiographie & épistémologie des sciences du langage: du passé vers le présent*, *Cahiers de l'ILSL*, n°52, 195-206.

---

\_\_\_\_\_, (2020). *Les manuels de russe langue étrangère pour francophones dans la période 1917-1991: les aspects linguistiques et civilisationnels*. Thèse de doctorat. Lausanne.